

L'INSCRIPTION FUNÉRAIRE PEHLEVIE D'ISTANBUL

PAR

J. P. DE MENASCE O.P.

(Pl. IX)

L'inscription pehlevie dont j'ai eu naguère le privilège de présenter un premier essai de déchiffrement ¹⁾ avait été découverte par M. Nezih Fıratlı, conservateur du musée archéologique d'Istanbul, sur le couvercle d'un sarcophage de style byzantin mis au jour au cours des fouilles de l'été 1964 dans le jardin de l'Ecole d'Instituteurs au quartier de Çapa. Je rappelle qu'il est privé de tout ornement. La cuve mesure 2m, 75 par 0 m. 73 et 0 m. 48 de profondeur; le couvercle sur lequel est gravé l'inscription mesure 2 m. 25 par 0 m. 80 et a une épaisseur de 0 m, 11.: il présente une brisure qui a endommagé une des lignes de l'inscription.

Ni la teneur ni la graphie de l'inscription n'offrant d'indication quant à sa date, on s'en tiendra à des critères archéologiques. Le lieu de la découverte est assez proche de Taş Kasap où ont été trouvés les deux reliefs byzantins publiés par M. Fıratlı en 1960 ²⁾. Les environs ont livré plusieurs autres sarcophages de même forme, intérieurement anthropoïdes, et des fouilles faites à Çapa il y a une dizaine d'années avaient fait supposer qu'il y avait là une petite nécropole ou le cimetière d'une église (sarcophage orné d'une grande croix). Or tout cet ensemble se trouvant situé en dehors de la ville constantinienne, comme il convient à un cimetière, et en deçà de la muraille théodosienne qui est de 430, il faut en conclure que ce qui y a été découvert est antérieur à cette date. C'est l'argumentation de M. Grabar ³⁾, à laquelle nous nous rallions. Il en ressort que notre inscription ne saurait être postérieure au règne de Vahram V.

1) Voir: Annual of the Archaeological Museums of Istanbul 1966.

2) Cahiers Archéologiques XI (1960) pp. 73-92: *Deux nouveaux reliefs funéraires byzantins d'Istanbul et les reliefs similaires.*

3) *Sculptures byzantines* (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul, vol. XVII), Paris 1963, pp. 33 sq.

Donnons d'abord la translittération et la transcription de l'inscription.

1. *pwsł y 'whrmzđ'fryt*
2. *ZNH gvr hwr...t r'd 'YT 'YKš MR'H BR' 'mwrc'd MN m'n y 'yr'n štr MN rwtst'k crk'n <MN M>T' 'št*
3. *'YK 'y (ou: 3) ŠNT p'' 'wmyt xw'št'ryh krt 'D b'l'nt' y mysddb y r'st pyrc p'' rum BYN YHWWNt*

1. *pusar i Ohrmazdāfrīt*
2. *ēn gōr rād hast ku.š xvatāy bē āmurzād hac māt i Ērān Šahr hac rōtastāk Carkān <hac deb> Ašt*
3. *ku ē (ou: sē) sāl pat ūmēt xwāštārīh kart tā b'l'nt' i mysddb i rāst pīr.c pat Rōm andar būt.*

L'écriture est le pehlevi cursif des manuscrits mazdéens avec quelques variantes intéressantes. La boucle supérieure du *k*, toujours fermée dans les manuscrits, ne l'est jamais ici; ainsi dans les mots *rwtst'k*, *crk'n*, *kart*. C'est également l'usage de la graphie des papyri. Dans le groupe *'y* les trois jambages ont exactement la même hauteur, comme dans le mot *'YK* (= *ku*) des livres, et l'écart entre les deux jambages de *l'aleph* est le même que celui qui sépare *l'aleph* et le *yod*. En pehlevi des livres le *s* se présente sous deux formes: l'une, la plus fréquente, est seule possible en initiale; l'autre est seule possible en finale. Or la seconde est seule attestée ici, même à l'intérieur d'un mot là où le pehlevi des livres met toujours la première. Elle est cependant moins arrondie que celle du pehlevi des livres et ressemble plutôt à un *aleph* penché vers la gauche, mais l'inflexion étant plus profonde que dans le cas de *l'aleph*, la confusion est impossible. Il suffit de comparer

- à la ligne 1, le *s* de *pusar* et les deux premiers groupes graphiques du nom *d'Ohrmazdāfrīt*,
- à la ligne 2, le *s* et le *ā* du mot *rōtastāk*,
- à la ligne 3, le *ā* et le *s* du mot *rāst*.

Le *k* non bouclé et l'usage du *s* „final” même là où le pehlevi des livres emploie l'autre forme sont des particularités qui se retrouvent dans la

première inscription rupestre de Maqsūdābād ¹⁾). Elles ne nous permettent pas de dater nos inscriptions de façon précise. Tout au plus peut-on dire que la forme du *ē* est la seule que connaissent les papyri pehlevi d'Égypte que l'on date ordinairement de l'occupation de ce pays par les troupes des Sassanides, au début du VII^e siècle ²⁾). On verra que l'examen des mots n'apporte guère plus de lumière sur le problème de la datation.

Ligne 1. — Le premier mot est certainement à lire *pwsr*, *pusar* „fils”. Le *waw* est réduit à un trait vertical très court mais très net sur l'estampage, à comparer au deuxième trait vertical du premier *p''* (*pat*) de la ligne 3. On notera que le mot est ordinairement écrit idéographiquement *BRHP* ou étymologiquement comme dans *šhpwbr* „Šapuhr”. — *Hormizdāfrīt* le *ā* initial du second terme du composé qui signifie littéralement „produit, créé par Hormizd” est à moitié enveloppé dans la boucle du *f*. Le *Namenbuch* de Justi signale deux personnages de ce nom dans le *Mojmil al-tawārīx* ³⁾) et, à tort, fait de l'un d'eux un chrétien. Ce sont tous deux des théologiens mazdéens, l'un du temps d'Ardašīr I^{er}, l'autre contemporain de Kavāt. On notera que dans le premier de ces deux cas, le nom est écrit *Hrmz 'fryd* ce qui pourrait expliquer l'amputation de la fin du premier terme dans notre inscription. Le nom est aussi celui d'un obscur astrologue persan mentionné par Ibn Ḥaldūn dans ses *Muqaddima* ch. III section 52 (t. II, p. 189 du texte arabe; t. II p. 215 de la trad. anglaise de Rosenthal).

Ligne 2. — *gwr*, *gōr* est le nom du tombeau, rare en pehlevi puisque la pratique de l'inhumation est interdite dans le mazdéisme. — le mot suivant est de lecture difficile: le premier groupe est certainement *'n* plus probablement *hw*, *hu-*; suit un *r/l* qui précède un groupe de lettres peu distinctes avant le *t* final; la boucle inférieure pourrait être celle

1) Cf. *Inscriptions Pehlevies en écriture cursive* JA. 1956, pp. 423-431.

2) O. Hansen, *Die mittelpersischen Papyri...* dans *Abh. Preuss. Akad. et mes Recherches de papyrologie pehlevie* JA. 1953, pp. 183-196.

3) Ed. Muh. Ramazani, Téhéran 1318 pp. 94-95; trad. française dans JA. 1843, pp. 396-398.

d'un *m* ou la courbe de liaison d'un *t*; suivent deux jambages que l'on peut interpréter de diverses façons. Le tout ne donne aucune lecture satisfaisante. — Je lis ensuite *r'd*, que je juge préférable à la solution qui consiste à considérer le *r* comme faisant partie du mot précédant et le *'d* comme le chiffre 3 ou le groupe *'y* (cf. ligne 3), surtout en raison du mot *'YT* = *ast* qui suit, dont la lecture est sûre. On comprendra „ce tombeau est pour ou en raison de . . .”. — La fin de la ligne est parfaitement claire: *'YKš MR'H BR' 'mwrč'd* = *ku.š Xvatāy bē āmurcād* „que le Seigneur ait pitié de lui”. L'idéogramme MR'H est le premier que fournisse le *Frabang i Pahlavik* et l'équivalent iranien est souvent, mais pas exclusivement, pris au sens de „dieu” par exemple dans l'*Afrin i Paytambar* où nous avons *Ohrmazd xvatāy* „le dieu Ohrmazd” (§ 2). L'expression n'indique nullement que le défunt doive être un chrétien. — Suivent des précisions topographiques qui se rapportent aux origines du défunt: *mān*, selon son ordre dans l'énumération si fréquente dans l'Avesta et qui se traduit en pehlevi par: *mān, vīs, xand, dēh*, serait la demeure (av. *nmāna*), et ce sens est celui que l'on retrouve dans le ch. 32 du *Grand Bundahišn*¹⁾ sur „les demeures édifiées avec *xvarrah* par les Kayanides et qu'on appelle merveilles et prodiges”. On notera que le ch. 31 a pour titre „*apar šaθrībā i nāmcištīk hac Erānšahr ut mān i Kayān*” „sur les pays particuliers de l'Erānšahr et sur les demeures des Kayanides” et est une adaptation du premier chapitre du *Vidēvdāt*, un résumé où il s'agit strictement des „pays” ou „régions” et nullement des demeures des Kayanides, ce qui donne à penser que les quatre derniers mots ne sont pas à leur place et seraient mieux en situation au ch. 32 où il est effectivement question des célèbres châteaux du Demavand, de l'Alburz, de Kangdez etc. Dans notre inscription, si nous prenons le mot dans ce sens, il faut entendre que la résidence du défunt était en Iran sans insister sur la circonscription territoriale qui est précisée par ce qui suit. — *MN rwtst'k crk'n* „du *rōtastāk* de Car-kān”. *Rōtastāk* traduit ordinairement l'avestique *šōiθra-* et à en juger

1) Numérotation d'après l'édition en transcription avec traduction anglaise de Behramgore Tehmuras Anklesaria, *Zand-Akāsīh, Iranian or greater Bundahišn*, Bombay 1956; le facsimile est celui du moins bon manuscrit et a été publié dès 1908.

d'après la place qu'il occupe dans certaines listes, par exemple en Yasna Pehlevi 69, 5, après *deh*, il doit s'agir d'un assez gros district, comme pour le parthe manichéen où *rwɔdyst'g* est traduit par „province”¹⁾. Néanmoins il peut être confondu avec lui, comme dans un passage du *Kārnamak i Ardašīr* (éd. Anklesaria 6, 8) où les deux termes sont employés successivement pour désigner la même réalité. De fait, les mots traduits par *rōstāk* en Yasna Pehlevi²⁾ 62, 5 et 68, 5 sont *dainbu sasti*, tandis qu'en 1, 16 l'original porte *šōiθra*. Or, dans le Vidēvdāt Pehlevi, *rōtastāk* est absent du glossaire et est toujours remplacé par *rōstāk*. L'équivalence des deux formes est parfaitement attestée par le fait que l'opposition *gēvāk*/*rōstāk* de Vidēvdāt Pehlevi 1 *passim* (où il est précisé que *gēvāk* est un lieu inhabité, *rōstāk* un lieu habité) correspond à l'opposition *gēvāk*/*rōtastāk* de Yasna Pehlevi 3, 19; 4, 21; 7, 18. La forme courte est évidemment plus tardive que la longue, mais cela ne nous aide en rien à dater les textes où elle se rencontre. En effet, si le *Frahang* 2, 3 „explique” la seconde par la première, si, comme nous venons de le dire, le Vidēvdāt Pehlevi ne connaît que la forme courte, il n'en est pas de même du Yasna Pehlevi qui a les deux. Le *Kārnamak* n'emploie que *rōstāk* (éd. Anklesaria 5, 8; 6, 6) mais d'autres livres pehlevis non moins tardifs n'ont que la forme longue; ainsi le *Bundahišn* (éd. Anklesaria 33, 24 = facsimile 217, 1), le *Dēnkart* (éd. Madan 602, 16; 883, 5 par exemple), le *Mātigān i haṣār dātistān* (éd. Bulsara 43, 6 = facsimile 78, 4), l'*Ayātkār i Žāmāspik* (éd. Messina 16, 19 et même 1, 8 qui est en „parsī” et où l'on attendrait la forme du persan et de l'arabe, celle qui était déjà la forme de l'emprunt talmudique et du syriaque³⁾). — Le seul *Carḳān* que nous connaissions est situé en Transoxiane dans la région de Surūšāna d'après Ibn Ḥauqal (éd. Kramers 519; trad. Kramers et Wiet 495), les *Ḥudūd al-‘Ālam* (trad. Minorsky

1) Andreas-Henning, *Mir.-Man.* III.

2) J'utilise principalement le glossaire de l'excellente édition du Yasna Pehlevi par B.N. Dhabhar, Bombay 1949 (dont je relève toutefois une des rares erreurs précisément au sujet de ces mots: les renvois à 62, 5 et à 68, 5 concernent *rōstāk* et non *rōtastāk*), et le *Glossary of the Pahlavi Vendidad* de D.D. Kapadia, Bombay 1953.

3) Pour le talmudique, voir l'article de B. Geiger *rstq* dans *Additamenta ad librum Aruch Completum Alexandri Kobut*, Vienne 1937 (réimp. New York 1955) et S. Telegdi, *Essai sur la phonétique des emprunts iraniens en araméen talmudique* JA Avril-Juin 1935.

§ 25, 38) et Yaqūt (s.v.). On peut s'étonner de la situation lointaine de la patrie du défunt inhumé à Constantinople, mais elle semble confirmée par ce qui suit. — <MN M>T' 'št „*hac dēh Ašt*” du village de Ašt”. Le dernier mot ne pouvant être qu'un nom propre (ou le nombre „huit”, ce qui ne donne pas de sens) et la terminaison -t' du mot sacrifié par la brisure du couvercle suggérant un idéogramme araméen, notre lecture nous paraît certaine. Ašt nous est connu par Maqdisi (cité par Barthold, *Turkestan down to the Mongol Invasion* 163) comme étant une ville du Ferghana c'est à dire à l'Est de Samarkand comme le Surūšāna.

Ligne 3. — Essentielle pour le sens de l'inscription cette ligne est la plus difficile à lire et à interpréter. Le groupe qui suit le 'YK = *ku* initial ressemble fort à un 'y et serait alors à lire ē „un” si on le rapproche du mot suivant ŠNT = *sāl* „année”, mais on pourrait aussi bien le lire comme le chiffre 3, ce qui donnerait selon les cas „un an” ou „trois ans”. Une autre possibilité qu'il faut au moins mentionner est de voir là la lettre š du pronom enclitique de la troisième personne: sans doute ce š est-il assez différent du š du mot 'YKš de la ligne 2, mais il ne se distingue pas du š du mot šθr' à la même ligne. — La graphie du mot *ūmēt*, sans être aussi fréquente que celle qui suggère **admēt*, est pourtant assez bien attestée dans le manuscrit que suivent les *Pahlavi Texts* de Jāmāsp-Asana, par exemple: *Andarz i Pōryōtkēšān* 54, *Ayātkār i Vuzurgmibr* 94, 151, 178. Le sens est clair: „espoir”. — *xvāštārīh*, dont la lecture est sûre, est un hapax. Il faut peut-être rapprocher d'un mot important en moyen-perse manichéen: *xw'styy*, *xvāštī* „Friedlichkeit, Wohlfriedenheit” (*Mir. Man.* II) qui donne *xw'stwrz* et *xw'stygr* „die Wohlfriedenheit bewirkend” dont le sens serait identique à un *xvāštār*, sur lequel serait construit l'abstrait *xvāštārīh*. *Xvāštī*, à en juger d'après un certain nombre d'expressions fournies par les textes, serait à peu près l'équivalent de „l'Eglise pacifique”, c'est à dire celle des manichéens. Cette traduction est provisoire et ne se fonde que sur l'autorité de Salemann et de Henning qui veulent retrouver ici le mot *ašt* „paix” précédé sans doute de *hu-* „bon”, mais cela suppose que *xu-* a la même valeur en ce cas que *hu-*, ce qui est loin d'être prouvé. — On pourrait lire *krtn i* mais



la proposition semble devoir se terminer là. On lit donc *krt* ‘*D kart tā*, ce dernier mot introduisant la proposition finale. Les deux mots qui suivent sont certainement des transcriptions de mots étrangers que nous n’avons malheureusement pas pu identifier. La lecture du premier n’est même pas assurée: nous avons transcrit par un *t* une lettre qui peut difficilement être autre chose mais dont la forme se distingue des autres *t* de l’inscription. A en juger d’après le contexte il devrait s’agir d’un nom de fonction qualifié de „juste” *rāst*. — *Pyr pīr* „vieux, vieillard” n’est pas très fréquent en pehlevi. Il est attesté Vidēvdāt Pehlevi 7, 56 (ou 58 selon une numérotation que suit Darmesteter), *Dēnkart* 659, 15 et 672, 19, *Ayātkār i Žāmāspīk* 16, 18, *Husraw ut rētak-ē* 90, et il sert d’explication au mot *dātmas* „ainé, ancien” et à son synonyme *mastar* dans le *Frabang i pahlavīk* 31, 1. — *Rwm, rūm*: la graphie pourrait faire difficulté si le mot désigne, comme nous le croyons, l’Empire Romain d’Orient. Le nom est d’ordinaire écrit *Hrwm* dans les textes pehlevi, ainsi dans le *Grand Bundahišn* 14, 37 (facsimile 106, 15), 33, 27 (facs. 217, 14), *Kārnamak i Ardašīr* (éd. Anklesaria) 14, 19, *Žāmāspīk* (éd. Messina) 4, 41 (le texte en caractères arabes écrit *ar ūm* ce qui suppose un *hrwm* pehlevi), et l’on sait que cette notation du *ṛ* commune au pehlevi, à l’arménien et au syriaque, a permis d’expliquer Fū-lin, désignation chinoise de l’empire romain d’Orient (cf. H. H. Schaeder, *Iranica* Abhandl. Göttingen, 3. Folge, 10, 1934). Par contre le même passage du *Grand Bundahišn* 33, 27 (facs. 217, 10) écrit *rwmyk* sans aspiration pour désigner les „Romains”. On en conclura que la graphie *rwm* pour „Rome” n’est pas impossible, et l’on ne voit guère ce que notre texte pourrait noter d’autre.

La construction des propositions dont se compose l’inscription est loin d’être claire. Il pourrait sembler assuré que leur sujet est „le fils d’Ohrmazdāfrīd” qui a fait ce tombeau pour son père sur lequel il appelle la miséricorde de Dieu avant de donner ses „coordonnées”: c’est d’abord son lieu d’origine, pays, district et village, et, après un membre de phrase sur lequel nous reviendrons, la fonction qu’il a remplie à Byzance avant d’y mourir. Le début de la ligne 3 a pour verbe *kart* qui semble avoir le même sujet que *andar būt* à la fin de la ligne,

mots qui se rapportent certainement au défunt: c'est lui qui s'était trouvé à „Rome”, c'est donc lui aussi qui a fait. . . Mais le régime du verbe peut être soit le tombeau (ligne 1) soit *xvāštārīh*: cette dernière hypothèse suppose que le *W* qui précède *xvāštārīh* n'est pas la conjonction *ut* représentée par son idéogramme sémitique *W* mais le signe sans valeur phonétique qui termine certains mots. On lirait alors: „pendant un an (ou trois ans)? Avec espérance, il fit ce qui était pacifique”. Cette construction a l'avantage de donner un sens cohérent à la ligne 3. Par contre elle isole la ligne 1: le sujet du verbe *ast* de la ligne 2 ne pouvant être que *ēn gōr* „ce tombeau”. Le fils du défunt aurait ainsi inscrit son nom sur le tombeau, sans le faire entrer dans la phrase qui détaille l'origine et les actes. Aucune allusion ne serait faite à la construction d'un tombeau, et ceci nous paraît d'autant plus plausible qu'il s'agit d'un simple sarcophage qu'il n'aurait pas pris un an à faire.

La proposition finale s'ouvre par *tā* qui a soit un sens temporel assez atténué: „puis. . .” soit le sens de „jusqu'à ce que. . .”, si bien que. . .” Le sens du verbe *andar būt* litt. „être dans. . .” nous porte à croire que les mots qui suivent *tā* sont en appositions au sujet, toujours le même, le défunt: ce serait une fonction privée ou publique qu'il aurait remplie avant de devenir vieux. A moins qu'il ne faille entendre ici „ancien”, dignité qui serait sur le même rang que ce qui précède.

Nous proposons donc une traduction toute provisoire:

1. Fils d'Ohrmazdāfrīt
2. ce tombeau est pour. que le Seigneur l'ait en miséricorde, du pays d'Erānšahr, du district de Carkān, du village d'Ašt,
3. où, durant un an (ou: trois ans) il fit avec espérance oeuvre pacifique, jusqu'à ce qu'il se trouvât à Rome. juste et vieillard (ou: ancien).

Quel que soit le sens précis de l'inscription, la question se pose de savoir comment il se fait qu'un Iranien, probablement mazdéen, ait été *inhumé* à Constantinople, ce qui nous amène à passer en revue les cas attestés d'Iraniens en séjour dans l'Empire Byzantin pendant la période sassanide. Les faits sont plus nombreux qu'on ne le penserait en songeant

seulement aux longues périodes de guerre entre les deux empires. On peut les classer selon les raisons que ces Iraniens avaient de se trouver là, et distinguer les ambassadeurs, les espions, les marchands, les transfuges et enfin les prisonniers ¹⁾).

Sur les premiers, un texte de Pseudo-Jāhiz, l'auteur du *Kitāb al-Tāj* ²⁾ nous renseigne assez bien. Après avoir énuméré les qualités tant physiques que morales dont un bon ambassadeur doit être doté, l'auteur illustre ses principes par quelques anecdotes empruntées au monde iranien. On apprend ainsi que les rois de Perse faisaient accompagner d'un agent secret l'émissaire que l'on commençait par mettre à l'épreuve: on le chargeait d'abord d'un message auprès d'un dignitaire de la cour, puis, s'il avait donné satisfaction selon le rapport de l'agent secret, on se risquait à l'envoyer en ambassade auprès d'un souverain étranger, voire ennemi. D'autres stratagèmes du même ordre sont recommandés par Ardašīr ³⁾ pour éviter toute collusion entre l'ambassadeur et son espion. Procope, qui est tout proche des événements qu'il relate, nous conte l'usage que Chosroès prétendit faire de ses ambassadeurs quand il voulut s'emparer de la ville de Dara: envoyant Yazdgušasp en ambassade auprès des Byzantins, il voulut lui adjoindre en guise d'escorte, cinq cents hommes d'élite qui se seraient infiltrés dans la ville pour l'investir au bon moment. Georges, l'homme de confiance de Bélisaire, prévenu à temps par un Romain autrefois déserteur, exigea de l'ambassadeur qu'il réduisit sa suite à une vingtaine d'hommes, et sauva ainsi Dara. L'ambassadeur ne se tint pas pour battu: il revint à Byzance accompagné de sa femme et de sa fille, ce qui donnait prétexte à une suite importante, apportant à Justinien une lettre de Chosroès ainsi que des cadeaux. L'ambassade n'avait pas d'autre but, mais elle passa dix mois en territoire romain, sans doute à se munir d'informations. ⁴⁾

1) Presque tous les renseignements se trouvent dispersés dans A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides* ²⁾, 1944.

2) Ed. Ahmed Zeki Pacha, Le Caire 1914. La traduction française de Pellat, *Le Livre de la Couronne* Paris 1954 reproduit la numérotation des pages du texte arabe. Nous donnons les deux.

3) *K. al-Tāj* 122/142.

4) Procope, *De Bello Persico* II 28. 31-44.

Nous sommes mieux renseignés sur les transfuges que sur les ambassadeurs, bien que les historiens ne nous nomment que de hauts fonctionnaires, les seuls qui les intéressent. Le *K. al-Tāj*¹⁾ rapporte l'histoire d'un général de Chosroès II, un certain Šahrvarāz qui fait sa propre paix avec l'empereur de Byzance et se réfugie dans la capitale non sans avoir très précisément informé son ancien adversaire sur l'itinéraire à suivre pour mieux l'emporter sur les troupes iraniennes. L'Histoire Ecclesiastique de Théodoret²⁾ fait mention d'un général du nom de Sapor qui fut chargé par l'empereur Gratien, tout au début de son règne, en 379, de ramener à Antioche les évêques jadis exilés par Constance et destitués par Valens en 365. Ce personnage ne nous est connu d'ailleurs que par un texte de Libanius et une lettre de celui-ci, mais ceci ne nous dit rien des origines de ce Sapor: son nom ne laisse pourtant aucun doute. C'était un Iranien et il devait être passé depuis longtemps au service de Byzance pour se voir chargé d'une mission de ce genre.

Il est moins étonnant de compter au nombre de ces transfuges des allogènes fondus dans l'empire iranien. C'est le cas d'un de ces phylarques arabes vassaux du Šahān Šah et chargés de la police du désert, qui, au moment de la persécution de Yesdegerd I (399-421), laisse s'enfuir les chrétiens pourchassés, puis s'enfuit lui-même auprès du général romain Anatole qui lui confie la charge des tribus arabes sous la mouvance de Byzance. Converti au christianisme, il change son nom d'Aspabad en celui de Pierre, est sacré évêque des Arabes et assiste au Concile d'Ephèse. Son nom ne suffit pas à prouver qu'il était d'origine iranienne; peut-être était-ce un titre, „chef d'armée”, quoiqu'en dise Christensen qui s'étonne qu'un Arabe ait pu le porter; c'était en tous cas un Arabe, au témoignage de Cyrille de Scythopolis qui a été directement informé par son arrière petit-fils³⁾. C'est quelque chose d'analogue que nous

1) *K. al-Tāj* 181-185/196-202.

2) V, 2.3. PG 82, 1197-1201; CGS 19, 263-264.

3) Christensen p. 280 et surtout *Vie de saint Euthyme* éd. E. Schwartz, dans *Texte und Untersuchungen* 49, 2, Leipzig 1939 et trad. française par A.-J. Festugière, *Les moines d'Orient* III/I, Paris 1962 pp. 71-74 qui donne la liste des descendants d'Aspébé-

lisons dans Procope ¹⁾ à propos de la défection de deux „Persarméniens”, les frères Nersès et Aratius qui, après avoir combattu contre Bélisaire, finissent par se rallier aux Romains: ils sont accueillis chez eux par un autre Narsès, lui aussi transfuge, et ils sont rejoints plus tard par leur frère Isaac. Le récit ne dit rien de la religion de ces hauts personnages, mais on est porté à penser qu'ils étaient chrétiens. Par contre Ammien Marcellin ²⁾ parle d'un authentique Persan gouverneur d'une province arménienne, qui, ayant dans sa jeunesse été otage des Romains en Syrie, avait pris goût à la culture et aux moeurs occidentales, jusqu'à se parer du nom romain de Jovinianus. Il n'hésita pas à renseigner Ammien sur les mouvements de l'armée de Shapuhr II à la veille de l'assaut que les Romains lancèrent, en vain d'ailleurs, contre Amida.

Un cas très intéressant pour notre sujet est celui de ce très haut fonctionnaire, le seul selon Procope ³⁾, à avoir porté le titre d'*artēštārān salār* „chef des guerriers”, un certain Seoses (Syavuxš), qui fut mis en jugement par des envieux et condamné à mort par Kavāt. On lui reprochait ostensiblement de ne pas vivre selon les coutumes des Persans, d'avoir vénéré des dieux étrangers, et surtout d'avoir, contrairement aux lois bien connues des Persans, fait inhumer sa femme. Christensen ⁴⁾ pensait qu'il devait s'agir là non d'un mazdéen mais d'un mazdakite: le preuve en serait son amitié ancienne avec le roi auquel il avait jadis sauvé la vie mais qu'il n'aurait pas suivi dans son retour au zoroastrisme orthodoxe après sa phase mazdakite. Kavāt, en le laissant condamner, aurait en quelque sorte donné des gages de la fermeté de ses convictions. On notera que le trait le plus scandaleux de la conduite de ce „transfuge de l'intérieur” avait été une inhumation: le fils d'Ohrmazdāfrīt, en se livrant à la même pratique à l'égard du corps de son père, a pu céder à un penchant propre aux mazdéens occidentalisés qui auraient appris à

tos à l'index analytique s.v. Sarrazins; les autres témoignages sont énumérés dans Lenain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique* XII p. 360.

1) BP. I 12. 22 et I 15. 31-35.

2) XVIII 6. 20-21.

3) BP. I 11. 38.

4) Christensen p. 356.

tenir pour barbare l'exposition des cadavres aux chiens et aux oiseaux de proie.

Rapellons enfin la désertion de deux princes de la famille impériale d'Iran. Ils sont bien connus. Le premier est un Hormizd demi-frère de Hormizd II (302-310) qui fut jeté en prison par son frère désireux de se débarrasser de tout parent séditieux ou susceptible de le devenir. Il réussit à s'échapper et à s'enfuir chez les Romains¹⁾. En 361 il était général dans les armées que Julien l'Apostat menait vers l'Iran dans une campagne qui lui fut fatale. Le second est le futur Hosrow II Parvīz, légitime prétendant au trône de son père Hormizd IV, qui, fuyant sous la menace de son rival Vahrām Cōbīn, prit refuge auprès de l'Empereur Maurice. Les efforts conjugués des troupes byzantines, arméniennes et iraniennes eurent raison de Vahrām qui fut battu à Ganzak. Quand Hosrow reprendra son trône, il sera fort hellénisé et sa favorite sera la chrétienne Širīn. Tabari dit même, mais il est isolé, que son épouse principale était une princesse byzantine du nom de Marie²⁾.

Les espions iraniens ne devaient pas être rares à Byzance à une époque où la guerre était endémique. Le *K. al-Tāj*³⁾ renferme la longue histoire d'un espion qui se faisait passer pour un marchand: sous ce prétexte, il y vécut longtemps, faisant six années de suite le voyage d'Iran qui lui permettait de vendre à Byzance les marchandises précieuses qu'il en rapportait.

Enfin il faut compter avec le grand nombre de prisonniers iraniens qui ont dû circuler dans l'empire byzantin et même en Occident: ainsi, ceux que Bélisaire avaient capturés à Sisauranon et qu'il envoya, après avoir relâché ceux qui étaient chrétiens, d'abord à Byzance, plus tard en Italie combattre les Goths⁴⁾.

Mais surtout souvenons-nous que les historiens ne nomment qu'incidemment les Iraniens qui ont pu se trouver en territoire byzantin; ce

1) Nöldeke-Tabari p. 51.

2) Nöldeke-Tabari p. 283. Et cf. M. J. Higgins, *The Persian Wars of the Emperor Maurice*, Washington 1939.

3) 62-65/89-93.

4) BP. II 19. 24-25.

sont les plus éminents ou ceux dont les actes présentaient quelque intérêt. Ceux-là même avaient sans doute, les marchands leurs porteurs et leurs commis, les transfuges de haut rang leur escorte de fidèles, les ambassadeurs leur suite. Ceux qui, ayant séjourné plus ou moins longtemps à Byzance, y sont morts ont dû, en tous cas, être plus nombreux que ne l'atteste la découverte unique du sarcophage d'Ohrmazdâfrît.